

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 35

**Artikel:** Le cri-cri : [suite]  
**Autor:** Courty, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185327>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

à la poussière. Les mondes voguent dans l'espace en s'illuminant des rayonnements et des sourires d'une vie sans cesse renouvelée.

De siècle en siècle, les êtres vivants sont remplacés par d'autres êtres, et, sur les continents comme dans les mers, si la vie rayonne toujours, ce ne sont point les mêmes cœurs qui battent, ce ne sont point les mêmes yeux qui sourient. La mort couche successivement dans la tombe les hommes et les choses, et, sur nos cendres comme sur la ruine des empires, la flamme de la vie brille toujours. La Terre donne à l'homme ses fruits, ses troupeaux, ses trésors ; la vie circule, et le printemps revient toujours. On croirait presque que notre propre existence, si faible et si passagère, n'est qu'une partie constitutive de la longue existence de la planète, comme les feuilles annuelles d'un arbre séculaire, et que, semblables aux mousses et aux moisissures, nous ne végétons un instant à la surface de ce globe que pour servir aux procédés d'une immense vie planétaire que nous ne comprenons pas. (C. FLAMMARION, *astron. popul.*)

*Les vieilles filles.* — M. André Theuriet a tracé quelque part ce spirituel portrait de la vieille fille : « Trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude. — Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux souffrances de leur réclusion volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules de l'église à leur maison muette, et il a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et muré ; elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, la religion, le devoir, l'honneur étaient là : autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloureuse lutte intime ! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets ! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur saison mûre ; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là sont admirables. Elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève sous leur rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés. »

#### L'épouffarè

On lulu à mâiti novieint et biellio qu'on diablo, étâi franc, po cein que se l'avâi du teri avoué on fusi, l'arâi meri tot dè travai et l'arâi fotu bas sè camerâdo na pas fiairè contrè la ciba. Noutron coo n'avâi don pas fauta d'allâ ni âi rasseimblieimeints, ni âi z'avant-rihuvès, ni âi rihuvès et n'avâi jamé vu onna musica militère. Ne saillessâi diéro dè l'hotô et viquessâi tot parâi coumeint ou ben'hirâo.

On dzo que sè trovavè pè Etsalleins on dzo dè

granta rihuva, lâi avâi quie la musica militère, coumeint dè justo ; mâ n'étâi pequa ellia dâi z'autro iadzo iô y'avâi la serpeint, lo toutou ein fâo et dou moulo et demi dè clérinettès ; Georges Gàodâ, qu'étâi lo cheffe, avâi cein reimpliâci pè dè la trompettèri et onna forta bombardounéri, que cein fasâi on brelan qu'on oïessâi du Velâ-lo-Terriâo, et pi y'avâi tota 'na reintse d'épouffarès, vo sédè, dè clliao musiquès que faut einfatâ et dèseinfatâ. Coumeint l'ètion quie à djuî 'na mouferine, noutron biellio qu'étâi decoutè ein ve ion qu'avâi on épouffarè, que lo gaillâ vegnâi rodzo coumeint on pavot et qu'avâi dâi djoutès coumeint dâi tiudrès ti lè iadzo que dèseinfatavè. L'est veré que tortelhive cein âo tot fin, kâ diont que l'avâi dza usâ trâi z'embouchurès tant qu'âo mandzo dâo tant que pétavè sé notès dein se n'instrumeint.

Adon noutron coo que lo vouâtivè, qu'étâi tot bouneinfant et gaillâ portâ po fèrè servico, sè peinsâ que l'autro tatsivè d'aveintâ lo bet dè se n'épouffarè, que l'avâi bio lo reinfatâ po s'eimbriyi et rrâo ! bussâ lo bré po l'accoulhi frou, et que nè poivè pas. L'atteind que l'aussont fini, et quand l'eurent botsi s'approutsè dâo joueu et lâi fâ :

— Ditès-vâi l'ami, bailli-mè pi cein !

L'autro lo lâi baillè sein savâi que l'ein volliavè fèrè, et quand l'a, pousè cé sacré bet que ne poivè pas frou, que bas, met lo pi dèssus, trevougne l'épouffarè ein amont, que cein soo asse châ que 'na lettra qu'on met à la pousta, et quand l'a lè dou bocons, le rebailè âo musicien ein lâi desein :

— Ora, teni !

#### Le cri-cri

##### III

Seule peut-être dans tout le village, la mère Valdreau ne partageait pas l'allégresse générale. Une heure après le départ de M. Bertillon, on aurait pu la voir encore toute songeuse, assise à la petite table de sa cuisine, devant la desserte du déjeuner de son hôte, à laquelle elle n'avait pas eu le courage de toucher. Pour la tirer de son affaissement, il ne fallut rien moins que la vue du barbier Pipeau, qui passait à grands pas, presque en courant. Comme nous l'avons dit, c'était une autorité dans le village que le barbier, et la veuve eut l'idée de l'appeler pour lui demander conseil.

En un pareil moment, Pipeau aurait eu certainement le droit de faire la sourde oreille : depuis cinq heures du matin, il avait promené ses rasoirs sur une cinquantaine de visages, et il n'était pas encore arrivé à la moitié de sa besogne. Mais, s'il pouvait légitimement se récuser en se retranchant derrière les nécessités de sa profession, Pipeau avait, d'autre part, sa réputation de novelliste à entretenir. Et c'était une précieuse ressource pour défrayer sa chronique du jour que la mère Valdreau, à qui était échu l'insigne honneur de loger le Parisien de marque dont tout le village s'occupait. Le barbier entra donc sans se faire trop prier, alla déposer par habitude au coin du feu la bouillote pleine d'eau qui ne le quittait jamais, comme s'il était venu pour raser la veuve, et se mit en devoir d'écouter patiemment les doléances de la bonne femme.

— Hum ! hum ! fit-il quand elle eût achevé d'exposer son cas, voilà qui est embarrassant, mère Valdreau. (En disant ces mots, il allongea son bras en arc de cercle, et promena de haut en bas ses cinq doigts écartés dans son épaisse chevelure, exactement comme il eût promené l'étrille sur le poil du cheval du percepteur.) Bien embarrassant, répéta-t-il. D'un côté, si vous ne débarrassez pas M. Bertillon de ce cri-

non qui l'agace, il vous plante là dès demain, et ce serait dommage, car, d'après ce que vous dites, on ne verra pas de longtemps un voyageur aussi généreux sur le sol de Chaumont. D'un autre côté, je comprends qu'il vous en coûte de faire du tort à la pauvre petite bête : c'est d'abord bien mal reconnaître ce qu'elle a fait pour vous, et puis qui vous dit qu'une fois morte, la chance qui est venue avec elle ne s'en ira pas avec elle ? Bien embarrassant, mère Valdreau, bien embarrassant.

Le barbier Pipeau ne se doutait pas qu'il venait de résumer la situation de la veuve par cette figure que les logiciens appellent un *cercle vicieux*. Pour en sortir, il lui eût fallu plus de temps que n'en a à sa disposition un barbier de village, un jour de fête patronale. Il s'esquiva donc au plus vite, prétextant que le notaire et le maire n'étaient pas encore rasés, ce qui, à trois heures du soir, le dimanche de la fête, était un vrai scandale. Semblable en cela à la plupart des donneurs de conseils, il laissait sa cliente aussi indécise qu'auparavant.

La soirée s'écoula donc bien tristement pour la veuve, qui, après mûre réflexion, ne trouva rien de mieux que d'essayer de gagner du temps. Si M. Bertillon rentrait de bonne humeur, elle se hasarderait à lui demander la grâce du pauvre cri-cri ou tout au moins un sursis. M. Bertillon n'ayant pas dormi la veille, il y avait d'autant plus de chances qu'il fût gagné par le sommeil la nuit prochaine : une fois qu'il aurait reposé malgré le voisinage du cri-cri, il ne penserait plus à demander sa mort. Qui sait même s'il ne finirait pas par trouver que son petit chant monotone, loin de troubler son sommeil, le berçait agréablement ? Cette espérance de voir son locataire réconcilié avec le cri-cri finit par arracher un sourire à la veuve.

M. Bertillon rentra vers six heures : il paraissait fort gai en effet, et fredonnait des motifs de la *Fête du village voisin*. Le boursier avait comme cela des airs d'opéra pour toutes les circonstances de la vie. En le voyant de si joyeuse humeur, la mère Valdreau reprit un peu de courage.

— Eh bien ! monsieur, lui demanda-t-elle quand il eut fini de dîner, comment avez-vous trouvé notre fête ?

— Pas mal, pas mal du tout ; elle vous a un petit cachet rustique très *nature*, et ne ressemble en rien aux fêtes banales des villages de notre banlieue parisienne. Mais combien de temps allez-vous vous amuser ainsi ?

— Jusqu'à mardi, monsieur, et peut-être davantage. On parle de danser encore mercredi, ce jour-là aux frais des demoiselles du village, qui se cotiseront pour rendre aux garçons leur politesse.

— Tiens ! tiens ! fit le boursier en riant de son plus gros rire, les filles qui paient pour amuser les garçons, voilà ce qui ne se voit pas à Paris. Je ne serai pas fâché d'être témoin de cette curiosité.

La mère Valdreau, croyant le moment propice, se disposait à aborder le sujet qui la préoccupait, lorsque M. Bertillon tira comme la veille un louis de son porte-monnaie.

— Voilà ma pension de demain, dit-il, et vous me donnerez à manger ce que vous voudrez, maintenant que mon appétit est revenu. Décidément, les médecins avaient raison, l'air des champs est le meilleur des apéritifs.

M. Bertillon n'était pas difficile, car il venait de gober simplement deux œufs à la coque accompagnés de mouillettes de pain ; mais, pour un homme qui ne dinait plus depuis un mois, ce frugal repas n'était pas à dédaigner.

— Ah ! fit-il en se levant, je rentrerai de bonne heure, mais surtout n'oubliez pas ma recommandation de ce matin au sujet de ce maudit grillon, ou sinon je vous fausse compagnie dès demain, mère Valdreau. Du reste, je n'aurai que l'embarras du choix pour m'installer, car, pendant que je rôdais autour de la Halle, on est venu me proposer deux ou trois logements... tous sans cri-cri, ajouta-t-il malicieusement.

M. Bertillon venait, sans s'en douter, de tenir le langage le plus propre à faire cesser les hésitations de la mère Valdreau. Qu'en partant prématurément de chez elle, son hôte eût quitté aussitôt le pays, c'était déjà un crève-cœur assez

pénible, mais qu'il lui fit l'affront de déménager pour aller porter chez une voisine, chez une ennemie peut-être, son imposante personne et les bénéfices qui y étaient attachés, voilà qui lui parut tout à fait intolérable. C'est que les petites luttes féminines d'amour-propre, pour ne pas s'engager sur les mêmes points, sont aussi vives à la campagne qu'à la ville. Du coup, le cri-cri était définitivement condamné.

(La suite au prochain numéro).

Un employé de banque de Lausanne, qui a toujours le mot pour rire, faisait route avec un capitaine d'artillerie revenant du camp de Thoune. Ce dernier lui racontait avec emphase les prodiges obtenus dans les exercices de tir avec un canon Krupp, dont la portée était considérable.

« Eh bien, chez mon patron, répond l'employé de banque avec un malin sourire, on tire encore plus loin que ça ; on tire à trois mois. »

Dans le canton d'Appenzell un capitaine s'adresse à sa section et prononce, dans le plus beau des idiomes locaux, l'allocution suivante : « Je vois encore quelques cols blancs ; à l'avenir, je ne veux pas voir ça. » Et se passant la main au cou, il ajoute : « Il est vrai que j'en porte aussi un, mais j'ai oublié de l'enlever à midi. »

Cherchant dernièrement, dans le petit dictionnaire de Littré (édition de 1876), le mot *lexicographe*, nous trouvons :

LEXICOGRAPHE : Celui qui s'occupe d'études lexicographiques.

Cherchant alors à LEXICOGRAPHIQUE, nous trouvons : « Qui a rapport à la lexicographie. »

Cherchant enfin à LEXICOGRAPHIE, nous avons trouvé : « Science du lexicographe. »

Nous voilà éclairés !

On lit dans la *Feuille d'Avis* de La Vallée, du 24 août :

« M. Arnold, taupier, fait défense de toucher les trapes qu'il a tendues à la foi du public. »

On lit dans la *Feuille des avis officiels* du 29 août 1879 :

*Rassemblement de troupes de la 1<sup>re</sup> division.* — Un homme connaissant les chevaux, désirerait trouver un ou deux officiers montés à soigner pendant le rassemblement.

S'adresser, etc.

#### Enigme.

Nous sommes tous égaux et nous sommes tous frères.

Toujours en l'air et toujours suspendus ;

Nous sommes des agents par qui sont étendus

Les voiles des plus doux mystères.

Mais pour nous deviner, voici l'essentiel :

Le soleil comme nous est de figure ronde,

Il fait le tour du monde,

Et nous le tour du ciel.

Prime : Un joli couteau de poche.

L. MONNET.